

FOLLE ?...

XI

(Suite)

Eugène crut deviner dans cette recommandation une nouvelle preuve de la délicatesse de sa fiancée, qui voulait lui épargner le pénible spectacle d'une intelligence intéressante et dévoyée.

— Eh bien ! dit-il avec bonté, le hasard rend cette précaution inutile. Je vous parle. En êtes-vous fâchée ?

— Oh ! monsieur, répondit la pauvre enfant avec une naïveté touchante, cela me fait bien plaisir, car je vous aime depuis longtemps.

Eugène très-surpris, presque ému de cette simplicité, lui prit la main en demandant avec douceur :

— Savez-vous donc qui je suis ?... ce que je puis être pour vous ?

— Les domestiques ont raconté... Madame Heurtebot m'a fait comprendre... dit-elle subitement embarrassée.

— Et vous avez pensé que je vous serais un appui... un ami... une protection de plus ? Elle le regarda d'un air étonné.

— N'est-ce point pour cela que vous m'aimiez sans me connaître, chère enfant ?

— Monsieur, dit Marie saisie d'une vivacité soudaine, qui contrastait étrangement avec l'alanguissement de sa physionomie, tous les hommes qui sont venus au château m'ont fait souffrir, ou par leurs actes ou par leur pitié.

Les uns—c'étaient des médecins laids, sévères, méchants avec des airs terribles,—m'attachaient les bras, m'inondaient d'eau froide. Les autres,—c'étaient des invités, jeunes, impertinents, avec des fleurs à la boutonnière,—qui, me rencontrant dans le parc, disaient en mettant leur lorgnon à l'œil : "C'est la petite fille folle !"

Si bien que je n'ai plus voulu répondre aux médecins, et que madame de Brix ne m'a plus laissée promener dans le parc qu'au lever du soleil.

— Mais, mon enfant, cela ne m'explique pas... Vous, monsieur, vous êtes jeune aussi, et quand vous me regardiez je n'étais pas froissée comme à leur regard de commisération. Quand vous m'avez saluée, j'ai compris que j'étais pour vous, non pas la "petite fille folle" mais bien mademoiselle Marie de Brix.

La porte, violemment ouverte, fit tressaillir Marie, qui se blottit, effrayée, contre les vitres.

Eugène releva le rideau tout à point pour se trouver face à face avec le visage renfrogné de la majestueuse gouvernante, madame Heurtebot.

Celle-ci accourait de fort méchante humeur, apprenant qu'un visiteur se trouvait au château, avec Marie, dans l'appartement même de l'aveugle.

— Que faites-vous donc, mademoiselle Marie ? demanda-t-elle d'un ton dur. Lorsque monsieur est entré, vous deviez me rejoindre.

— Ce serait à moi de me retirer madame, et non pas à mademoiselle de Brix, répondit M. Montrel d'un ton de déférence envers la jeune fille, qui parut surprendre extrêmement la gouvernante.

— J'avais enfreint les ordres de madame, en vous laissant venir ici, mademoiselle Marie... et voilà comment vous reconnaissez mon indulgence à vos caprices ! continua-t-elle aigrement.

— J'espère n'être ni un épouvantail, ni un sujet de reproches pour mademoiselle de Brix, dit encore Eugène avec fermeté.

— Monsieur, je regrette de contrarier mademoiselle Marie, mais j'en ai la responsabilité. Son état de santé ne lui permet de frayer avec personne.

— On redoute que je ne dévore mon prochain ! sourit tristement la jeune fille.

— Allons, venez, mademoiselle.

Marie fit docilement, quoique à regret, quelques pas vers la porte. Son regard seul osait protester.

Mademoiselle Poncelet, réveillée par les voix, écarta faiblement le double rempart de rideaux et de couvertures.

— Madame Heurtebot, dit-elle, laissez-moi donc ma petite garde-malade : vous savez que nous nous aimons beaucoup, elle et moi.

— Je le sais, mademoiselle Ursule, mais... — Elle sucre si bien mes tisanes !... et ses petites mains arrangeant mes oreillers bien mieux que la femme de chambre.

Madame Heurtebot, par égard pour l'aveugle, adoucit légèrement son organe désagréable, sans dissimuler un haussement d'épaules.

— Vous obtenez des mirables, mademoiselle Ursule, car Marie ne sait absolument pas faire œuvre de ses dix doigts.

— Je vous assure qu'elle prépare ma bourrache à merveille. Cela m'est une consolation de la sentir là... et puis, c'est une distraction pour cette pauvre petite !

— Je suis désolée, mademoiselle Ursule, désolée... mais j'ai les ordres de madame de Brix... les ordres les plus formels. Je ne veux pas la mécontenter. Je n'ai déjà montré que trop de complaisance aujourd'hui.

Sans vouloir plus rien écouter, l'inflexible gouvernante se dirigea vers la porte avec un signe impérieux à son élève. Marie, au nom de sa belle mère, abandonna craintivement le lit de sa protectrice, passa devant le jeune homme en le saluant d'un coup d'œil navré, et sortit sans se retourner.

Eugène rêvait à ce mot inconsciemment cruel de l'aveugle : "c'est une distraction pour cette pauvre petite !" Marie était donc si dénuée de toute joie, de tout plaisir, qu'offrir des tisanes à une infirme, au fond d'une chambre de malade, lui fût une distraction.

Ursule avait reconnu la voix de l'ingénieur et soulevée sur ses coussins, elle lui tendit ses mains amaigrées.

— Ah ! que c'est bien à vous, cher M. Montrel, de venir revoir une vieille fille en train de sortir de ce monde.

— Grand Dieu ! mademoiselle !... est-ce que de semblables pensées vous tiennent souvent compagnie ?

— Ce sont les plus salutaires ; elles ne m'épouvantaient pas.

— J'arrive alors bien à propos pour les mettre en déroute. Madame de Brix m'envoie vers vous, chère mademoiselle, porteur de ses meilleures tendresses, de la prière de vous serrer beaucoup, et... de la promesse d'un prompt retour au château.

— Eh ! eh !... si son séjour à Paris se prolonge ; mais il ne faut pas la troubler dans ses emplettes dans ses préparatifs : elle est si heureuse ! Il sera toujours temps de la prévenir, j'imagine, que sa vieille sœur s'en va.

Eugène se récria, plaisant, fut aimable et bon et crut, après une heure d'entretien, dont il fit seul tous les frais, avoir éloigné de l'esprit de l'aveugle la triste préoccupation qui l'assiégeait.

Je reste au château jusqu'à demain, ma chère demoiselle, lui dit-il en la quittant ; je veux vous voir mieux portante, et donner cette bonne nouvelle à notre chère Léonide.

— J'avais demandé à Léonide de retarder un peu son départ... j'étais déjà souffrante... j'avais comme un pressentiment, dit doucement Ursule, en secouant sa tête pâle. Mais il m'était dur d'être un obstacle à ses projets... j'ai toujours été une inutilité dans sa vie... au moins ne faut-il pas être une charge.

— Une charge !... Le cœur de Léonide se révolta s'il avait le chagrin de vous entendre.

L'aveugle resta quelques instants sans insister, comme si ses lèvres discrètes, pliées au silence, eussent eu quelque peine à ne pas exhiler une plainte, la première. Puis à voix basse :

— Ne troublons pas son bonheur !

Eugène le promit, pour la tranquilliser. Frappé des traits altérés de l'infirme, de son oppression, il écrivit néanmoins à madame de Brix que sa présence lui paraissait nécessaire près de sa sœur.

Bien qu'il évitât d'épouvanter trop la jeune veuve, sa conscience lui fit un devoir de l'éclairer, le médecin qu'il venait de voir se montrant peu satisfait de l'état de sa malade.

Il ne fut donc pas peu surpris de recevoir, le lendemain, la réponse de Léonide conçue dans les termes légers d'une quiétude absolue :

— Ah ! le vilain jaloux qui ne veut pas me laisser à Paris deux jours sans lui !... Ne vous amusez plus, cher monsieur, à alarmer "ma sensibilité au profit de votre désir de me revoir. Ce serait cruel et tout à fait inutile.

— Voici quelques années que ma pauvre Ursule, "qui n'a jamais été bien solitaire, devient tout à fait funèbre. Je ne m'alarme plus à chaque "nouvelle crise de sa poitrine délicate : c'est le "prochain hiver qui s'annonce pour elle. Dans "une semaine je serai à Brix. Venez vite, "vous-même, me dire que vous vous effrayez "pour rien et retrouver votre Léonide."

Bien que cette lettre lui causât une impression désagréable, Eugène trouva plusieurs prétextes pour absoudre la jeune femme de la légèreté qui accueillait sa démarche, et parvint à les regarder comme à peu près légitimes.

Cependant, il n'obéit pas au gracieux désir exprimé, de le voir revenir auprès d'elle, croyant lui donner une meilleure preuve de dévouement en restant auprès de sa sœur, prêt à l'appeler sans ménagements, s'il se déclarait des symptômes plus graves.

XII

Mademoiselle Poncelet se montra sincèrement attendrie en le retrouvant à son chevet. Déshabituée des soins, des tendresses et des effusions qui étaient autrefois toute sa vie, elle se fondait en actions de grâces quand un souffle affectueux rafraîchissait son cœur isolé.

Il lui parut doux de prendre une potion calmante des mains de cet ami qui allait devenir son frère, et le remerciant par un bon sourire, elle parut s'endormir.

Eugène prit un livre, s'assit près de la fenêtre et, laissant le roman grand ouvert sur ses genoux, rêva de son prochain bonheur obscurci par quelques nuages.

Qu'était-ce ?... il ne savait : des riens, qui parfois prenaient un corps, pour le faire souffrir, parfois s'envolaient comme des bulles d'air à la brise.

Deux grandes heures s'écoulèrent. Pas une seule page du roman n'avait été tournée.

La porte s'ouvrit sans bruit, sous une main prudente. Marie glissa sa tête expressive dans l'entre-bâillement, écouta, puis se coula tout entière dans la chambre. Elle alla vers le lit, se pencha sur le front endormi de l'aveugle et y mit un baiser léger comme un souffle, d'un air mystérieux et tendre qui surprit le jeune homme.

En cette enfant, d'ailleurs, tout lui était surprise. Elle vint à lui, la main tendue, et serra doucement, sans hardiesse comme sans timidité, celle qu'il lui présentait dans un cordial salut.

— Là, dit-elle à demi-voix d'un ton languissant, me voici bien contente à présent. Je me suis échappée, j'ai embrassé ma bonne fée, et je

vous ai vu, monsieur. Madame Heurtebot peut me gronder, s'il lui plaît de le faire, je ne me plaindrai pas.

— Vous gronder encore ?... mademoiselle Marie. Elle vous gronde donc bien souvent ?

— Toujours, répondit-elle simplement, sans que son visage pâle trahit la moindre colère. On ne pouvait y lire que le découragement absolu.

— Ma pauvre enfant !... pourquoi cette sévérité ?

— Pour vous faire comprendre cela, monsieur, fit-elle en rougissant et hésitant, il faudrait risquer de vous faire de la peine... et... je ne le veux pas.

— De la peine, à moi ?... Je ne comprends nullement votre scrupule. Mais, je vous en prie, ne craignez pas de m'en causer un peu, s'il le faut, et dites-moi ?

— Marie appela faiblement l'aveugle.

— Ah ! voilà ma bonne fée qui s'éveille ! dit la jeune fille en courant au lit.

Après une caresse :

— Ma chère fille, chuchota la malade, il faut bien vite aller trouver Madame Heurtebot, vous savez qu'elle n'aime point ces petites équipées, dont je vous sais gré, moi, mais que je ne puis encourager.

Marie fit une moue charmante, roulant sa tête brune, aux mille boucles soyeuses, sur l'oreiller de son amie.

Eugène s'était rapproché, poussé par l'explicable intérêt qui, depuis quelques jours surtout, l'attachait à l'étrange fille.

— Mais, chère mademoiselle, hasarda-t-il, rien ne me paraît plus innocents que ces visites, plus reposant et plus doux que ces soins que mademoiselle de Brix semble heureuse de rendre à celle qu'elle appelle sa bonne fée.

Marie voulut parler. L'aveugle lui mit la main sur le bras avec une autorité suppliante.

— Paix ! fit-elle, laissez-moi, ma chérie, expliquer à M. Montrel... que... madame Heurtebot subit une consigne... qu'elle est un peu absolue... mais très dévouée.

— Plus tard, je saurai, murmura le jeune homme. J'agirai.

Puis plus haut :

— La bonne fée ! voilà un bien joli nom dont je serais heureux de connaître l'étymologie.

— Cette fois, vous ne pouvez pas m'empêcher de parler ! s'écria très impétueusement mademoiselle de Brix. Je l'appelle ainsi, monsieur, cette amie sans pareille, parce que je l'ai toujours trouvée comme une protectrice envers moi, qu'on dit folle—car il paraît, monsieur, que je suis folle à lier—et ceux qui me font souffrir...

— Vous faire souffrir !... Voyons, pauvre enfant, ne vous exaltez pas ainsi. Qui donc vous fait souffrir ?... et dans quel but, grand Dieu ?

Les yeux navrés de la jeune fille s'emplirent de larmes ; son accent demeura ferme :

— Madame de Brix, madame Heurtebot, les médecins, tous, tous, excepté ma chère aveugle. Oh ! celle-là, dont on m'éloigne, celle-là seule suffirait à me guérir, si mon mal n'existait pas mille fois plus dans l'imagination des autres que dans mon organisation... Pourquoi me reléguer là-bas où personne ne vient me tenir compagnie ?... Ai-je fait du mal ?... Ai-je brisé quelque chose ?... frappé quelqu'un ? Je ne le crois pas. Puisque l'on dit que je suis folle, je ne crois pas être une folle bien dangereuse, allez !

Elle était bien belle et bien touchante, la pauvre Marie, en jetant pour la première fois, dans d'autres oreilles que dans celles d'Ursule, les plaintes de sa réclusion. Si le cerveau était atteint, rien n'en paraissait dans la parole chaude et vibrante, dans le regard clair.

Eugène frissonna.

— Vous me faites mal, bien mal, Marie, quand vous parlez ainsi ! articula péniblement la malade que la toux inexorable secouait comme un arbrisseau dans le vent.

— Je vous fais mal !... pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! je me tairai... Un reproche de votre bouche me fait plus peur que la cellule de madame Heurtebot.

Toute repentante, elle mettait des pleurs avec des baisers sur le visage morne tourné vers elle avec reproche.

— Adieu ! je suis mauvaise aujourd'hui... je me plaindrais encore... je m'en vais pour ne pas succomber à la tentation.

Elle jeta un double baiser dans la direction du lit et s'enfuit avec une grâce de sylphide.

— Qu'a-t-elle ?... que dit-elle ?... où est la vérité ? demanda M. Montrel très impressionné de cette scène émouvante.

Ursule, les mains jointes, la tête renversée sur les oreillers, fixant dans le vif des yeux sans regard, murmurait dans un délire fébrile :

— Ce serait peut-être un devoir... car je vais mourir... et moi, partie, qui donc la défendra ?... Mais lui dire... lui dire... il l'aime tant, cette belle Léonide !... il ne me croira pas... et puis, ce n'est pas à moi, sa sœur... à l'accuser... je suis une infirme... une gêne... elle m'a conservée près d'elle... Peut-être faudrait-il parler... Est-ce justice ?... Est-ce ingratitude ?...

Comme elle s'agitait, il voulut lui prendre les mains pour la calmer. Le sentiment de sa présence, qu'elle avait perdu, lui revint tout à coup.

— C'est vous !... merci, M. Montrel. Je me sens bien mal... il faut que le docteur revienne... et s'il ne dit que tout est fini... que tout est fini... alors...

— Il va venir, ma chère demoiselle

— Tant mieux. J'ai la fièvre très fort, n'est-ce pas ?

— Cette jeune fille vous a fait mal. Son exaltation vous a troublée.

— Elle n'est pas méchante ! oh ! non... pas méchante !... Ne croyez pas cela. Qui peut croire semblable chose ?... c'est un agneau... Mais sa mère est morte... folle !... ça, c'est trop vrai... trop vrai !

Elle fit un grand effort, s'accotant sur un coude :

— Mon cher monsieur... je vous en supplie... quand vous serez le mari de Léonide... obtenez d'elle ce qu'elle m'a toujours refusé... changez le traitement de Marie... faites-la vivre de la vie de famille... de la vie du cœur... et vous verrez...

Elle s'arrêta, saisie d'une oppression terrible.

— Que verrai-je ? répéta-t-il anxieusement.

Ursule remua les lèvres si faiblement qu'un son indistinct parvint seul à l'oreille attentive du jeune homme.

— Marie guérira ! dit-il avec conviction. Léonide, mal guidée jusqu'ici, sera, comme moi, bien heureuse d'essayer une cure si chère, et bientôt... nous l'entreprendrons.

Une expression énigmatique, de doute, de crainte, courant sur la physionomie altérée, lui coupa la parole. Le visage se décomposait à vue d'œil ; la respiration devenait de plus en plus sifflante. Il n'osa pas interroger davantage.

On annonça le médecin, accompagné cette fois d'un de ses confrères. C'était un homme habile, malgré la modestie de ces fonctions rurales. On pouvait lui confier un malade avec la certitude que l'impossible serait tenté pour le sauver.

Il examina la gorge enflammée de la patiente, écouta son souffle semblable à un râle, compta les pulsations affolées de ses veines, écrivit une ordonnance, et, s'étant consulté dans une pièce voisine avec son collègue :

— Je ne vous cacherais point, monsieur, dit-il à l'ingénieur, que l'état de mademoiselle Poncelet est particulièrement inquiétant.

— Quoi ?... depuis hier ?

— Depuis ce matin même, les symptômes ont redoublé de gravité. La bronchite aiguë dont mademoiselle Poncelet est atteinte a pris subitement un caractère, sinon désespéré, du moins très alarmant...

— Oh ! monsieur !...

— Nous allons procéder à l'exécution des moyens les plus énergiques ; mais, néanmoins... la malade est chrétienne... il est de mon devoir de vous préparer... et de la préparer elle-même...

— Je comprends, docteur, et je vous remercie. Ce pronostic lugubre retentit douloureusement dans le cœur compatissant du jeune homme. Le devoir sacré qui lui incombait d'une façon si inattendue, de préparer une mourante à la suprême visite de son pasteur, ce devoir, étrange pour un homme de son âge, de sa position, ne le fit pas reculer. Il sentit, toutefois, la convenance de s'en entourer, pour la remplir, des serviteurs préférés de Léonide.

Après avoir, en toute hâte, expédié une dépêche à sa fiancée, il se fit conduire à l'appartement de madame Heurtebot, la femme de confiance par excellence, puisque madame de Brix lui laissait le soin exclusif de sa belle-fille.

Rien ne peut exprimer la surprise de la gouvernante en voyant entrer, dans le petit bureau qui précédait la chambre de son élève, M. Montrel, dont le soucieux visage annonçait quelque événement imprévu.

Marie, plongée dans un grand fauteuil, où son corps frêle disparaissait à demi, tressaillit, rougit, et devint attentive sans oser faire le plus léger mouvement.

— Que désirez-vous de moi, monsieur, pour m'honorer d'une visite ? demanda la gouvernante, non sans obséquiosité.

— Le docteur me quitte à l'instant. Il y a eu consultation.

— Le mal empire ?

— Je viens vous demander votre concours pour amener mademoiselle Ursule à recevoir les derniers sacrements.

— Miséricorde !... les derniers sacrements !... — Et tout disposer, à cet effet, autour d'elle. — Elle va donc mourir ?... Et madame de Brix qui n'est pas là !

— Madame de Brix, avertie par une dépêche, arrivera certainement dans la soirée.

— Alors, il faut l'attendre.

— La mort n'attend pas.

— Je ne peux rien faire sans madame.

— Madame de Brix vous saura gré de l'avoir suppliée dans une circonstance si solennelle.

— Ce n'est pas sûr du tout. Je connais madame mieux que personne. D'ailleurs ce médecin est très-alarmiste.

— Il est, aujourd'hui, très-explicite, madame.

— Ah ! je suis bien trop sensible pour supporter ces choses-là.

Je vous prie, madame Heurtebot, de réfléchir que je suis étranger ici et ne puis organiser seul les détails spéciaux de cette triste cérémonie.

Madame Heurtebot crut à un flacon de vinaigre anglais et le respira bruyamment.

— Je vous répète, monsieur, fit-elle en déclarant, que je suis d'une sensibilité peu ordinaire ! ne me parlez pas de la mort... la !... près de nous ! vous allez me faire trouver mal.

Eugène se détourna, plein de dégoût, et fit un pas vers la porte, Marie bondit à ses côtés.

— Je vais avec vous ; dit-elle résolument.

— Voulez-vous bien rester ici ? glapit la gouvernante que toute sa majesté abandonnait.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(La suite au prochain numéro.)